« Faut voir ça » ou *Liberté* dans la culture de masse

Denis Saint-Jacques

Volume 10, numéro 1, automne 1984

Littérature canadienne-anglaise

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200464ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200464ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Saint-Jacques, D. (1984). « Faut voir ça » ou *Liberté* dans la culture de masse. *Voix et Images*, 10(1), 141–147. <https://doi.org/10.7202/200464ar>

«Faut voir ça» ou *Liberté* dans la culture de masse

par Denis Saint-Jacques, Université Laval

Quand je suis passé, après une thèse sur Antonin Artaud et quelques communications sur le «nouveau roman», à la littérature de masse, les motifs qui m'y ont conduit étaient scientifiques certes, mais aussi et surtout politiques. Je dirai de façon directe que j'en voyais assez se préoccuper de la littérature des «happy few» et trop peu s'intéresser à celle que pratique le plus grand nombre. Ainsi formant une équipe, nous sommes-nous consacrés d'abord à IXE-13 et aux autres romans québécois en fascicules, pour en venir aujourd'hui au cas des best-sellers, à l'étude du livre à succès au Québec. La visée politique qui oriente ces recherches commande aussi ce qui suit.

Ce genre de démarche mène, quand on l'affiche publiquement dans des lieux comme celui-ci*, à des incompréhensions, à des résistances, au scandale même parfois. J'en prendrais pour preuve un colloque que Vincent Nadeau, collaborateur de notre équipe, a organisé à l'ACFAS le 25 mai 1983 et qui visait à obtenir de la part d'agents représentatifs de l'institution littéraire québécoise des réactions à propos d'un corpus varié d'œuvres de littérature en fascicules. Tour à tour, Joseph Bonenfant, Paul-André Bourque, André Brochu, Louis Caron, Gilles Marcotte, Élisabeth Vonarburg et d'autres, sont venus opposer une fin de non recevoir polie mais sans réserve à une production qui leur est apparue sans rapport avec la littérature telle qu'ils l'entendent. Il restait à une sociolinguiste, Diane Vincent, de remarquer que ce refus mettait surtout en évidence leur inaptitude à comprendre une forme culturelle qui ne leur était pas destinée. On ne trouva rien à lui répondre.

* Communication donnée au Congrès des sociétés savantes (APFUCC) à Vancouver en juin 1983.

C'est ainsi par exemple que se manifeste en littérature la « culture res-treinte » comme ensemble des comportements valorisés par les intérêts du groupe concerné. Les intellectuels, fussent-ils littéraires, ont d'abord et avant tout des intérêts d'intellectuels. J'entends ici « intérêt » comme « curiosité », mais aussi comme « recherche de son avantage », et en ce second sens, le comportement de l'intellectuel a une importante détermination politique, ainsi que le rappelait récemment Régis Debray dans *le Scribe*. En quoi donc des gens qui s'enferment poliment dans leur littérature peuvent-ils avoir des rapports au politique ? C'est ce que je voudrais examiner ici avec vous à propos d'un numéro de la revue *Liberté* intitulé « *Faut voir ça* ». Il s'agit de la livraison de mai-juin 1982 consacrée aux dix émissions les plus populaires de la télévision au Québec à l'automne 1981.

Avant de commencer, je voudrais qu'on comprenne que je n'en veux pas particulièrement au collectif qui anime cette revue. Si j'isole un moment une de leurs productions, ce n'est surtout pas à cause de son caractère excessif ou exceptionnel, au contraire. Non, ce qui me frappe dans ce numéro de revue, c'est bien plutôt qu'il expose une position tout à fait typique, disons standard, d'intellectuels face à la culture de masse. Appelons les choses par leur nom, c'est la réaction du scandale des bien-pensants, le geste des grands prêtres qui se voilent la face d'horreur. Et, c'est aussi le moment de la plus grande franchise politique. S'il est en cet atelier question d'engagement en littérature, nous verrons que les dix courts textes qui composent l'essentiel de ce numéro de *Liberté* peuvent être très éclairants pour nos débats. Mais dans le souci de ne pas monter en épingle un événement qu'on pourrait vouloir prendre pour un écart de parcours, j'ai très délibérément eu recours pour ce dont je vous parle maintenant à l'ensemble des parutions de *Liberté* en 1982. Vous le verrez, le ton ne se dément pas. L'engagement, le dégagement devrai-je dire en un premier temps, reste le même partout.

Situons d'abord l'ensemble des textes qui fournissent le motif de cette communication. Les membres du comité de rédaction de *Liberté* avaient décidé de se pencher sur les émissions de télévision qui obtenaient les meilleures cotes aux sondages Neilson faits en septembre 1981 et de livrer leurs réactions dans un ensemble dont je vous donne l'esprit en vous en lisant la présentation :

Entre 18 heures et 22 heures, à TVA comme à Radio-Canada, plus de quatre millions d'enfants, de femmes et d'hommes s'assoient devant la lampe électronique. Que regardent-ils, en masse ? Des téléromans, c'est-à-dire des feuilletons, c'est-à-dire des fictions qui prétendent rendre compte de la réalité et du vécu. Les directions des postes cherchent à attirer le maximum de spectateurs pour satisfaire les

publicitaires. Les dix émissions les plus populaires sont alors choisies d'après des sondages approximatifs, puisque Radio-Canada et TVA ne diffusent pas sur le même territoire «exactement». Nous avons donc, symétriquement, réparti les choix en alternance, d'après les sondages Neilson de septembre 1981, compilés en octobre et disponibles en novembre dernier. Deux émissions américaines, huit de notre terroir. Six mois plus tard les cotes d'écoute auront changé, mais tout sera pareil.

Il faut savoir qu'un long métrage (Jaws par exemple) battra chaque fois les cotes d'amour, le cinéma étant le seul système de représentation qui évince le feuilleton, aucune émission documentaire ou d'information ne pouvant prétendre lutter contre eux.

Ah, comment dire ces dix émissions les plus populaires?

Nous en avons fait un jeu. Les membres du Comité de rédaction ont accepté de regarder (certains pour la première fois, d'autres pour la dernière) notre téléthéâtre national, et de partager leurs commentaires. Les émissions ont été réparties plus ou moins par ordre alphabétique.

Ensuite, chacune des dix émissions (*la Petite Maison dans la prairie*, *Terre humaine*, *CHIPS*, *Du tac au tac*, *les Brillant*, *Chez Denise*, *Marisol*, *le Clan Beaulieu*, *les Girouettes*, *Michel Jasmin*) subit le sort que vous imaginez déjà à la cadence moyenne de sept pages écrites très gros.

Je donne rapidement comme ça une liste d'adjectifs qui ponctuent ces comptes rendus, si c'en est : «minable, servile, grossier, débile, résigné, sordide, déprimant, trébuchant, effoîré, dégradant, méprisant, paresseux» et j'en passe. J'ajoute à ceci trois citations représentatives :

«Que se passe-t-il dans ces téléromans?»

Réponse : «Rien» (p. 66),

«La pauvreté dramatique de ce théâtre de l'insignifiance est sidérante» (p. 68),

ou moins littérairement,

«ça vaut pas de la marde» (p. 38).

Vous vous en seriez douté avant que je vous en parle, *ils* n'ont pas beaucoup aimé. On peut même dire qu'*ils* ont été très vertueusement choqués. Et ils ont cru nécessaire de le faire savoir ; *chacun d'entre eux tour à tour* tient à nous informer que les émissions de télé à succès c'est mauvais. Qu'on se le dise!

On peut face à cette réaction se poser au moins une question : pourquoi en parlent-ils s'ils n'aiment pas ça ? pourquoi sortent-ils de leur enclos de culture restreinte, si l'exposition à la culture de masse les blesse tant ? ou, en termes molièresques, que diable allaient-ils faire dans cette galère ? Ce sont des gens après tout qui prétendent : « ne rechercher ni le profit ni la notoriété publique, ne viser qu'un nombre réduit de lecteurs et travailler dans une liberté et une modestie absolues » (mars-avril, p. 106).

Et si, en décembre, je lis sous la signature de Robert Melançon : « Ici, on sait mieux : l'écrivain doit œuvrer à l'indépendance et contribuer à l'édification d'une culture nationale qui exprimera les valeurs propres à l'homo quebecensis », ce n'est que dérision et explicite, car il continue : « Trêve de ces platitudes » (p. 102); et en mars François Ricard le prolonge : « pour notre nationalisme... ni « petite culture », ni « grande culture » mais « culture » tout simplement » (p. 10). Position d'intellectuel bon teint, et libéré, comme il sied aux membres d'un tel collectif : ce sont des gens, on le voit, qui planent au-dessus des particularismes, ils trippent dans la « Culture ». N'est-ce pas là la patrie véritable des intellectuels ?

Ils sont en bonne part universitaires, entre autres de l'UQAM, par exemple, mais il faut voir avec quelle vigueur ils brocardent *Voix et Images*, oui, une revue universitaire de l'UQAM. Je cite un exemple :

Tous ces résultats extrêmement utiles et novateurs démontrent à l'envi l'efficacité de la méthode critique, qui a toute la subtilité d'une recette de Soeur Berthe : Introduction : définir l'outillage conceptuel en résumant quelque savant ouvrage français ou américain ; développement : brasser à l'aide de cet outillage votre corpus québécois, qu'il vous suffise de cueillir dans quelque bibliographie ; conclusion : montrer par $a + b$ comme le corpus cadre bien avec les concepts, et ceux-ci avec celui-là. Dactylographier le tout, le poster à *Voix et Images*, et acheminer votre demande de promotion au directeur de votre Département (mars, p. 103).

Culture sans frontière donc, mais très réservée. N'en est pas qui veut ? Vous commencez à voir le mécanisme de ce trucage idéologique. Notre nationalisme doit être celui d'une culture la plus large possible, mais qui soit en droit d'exclure le plus largement possible. Si vous ne comprenez pas ce paradoxe, tant pis ; les écrivains de *Liberté*, et ce ne sont pas les seuls, le vivent, eux.

Mais que viennent faire sur ce terrain miné les émissions de la télévision? Un silence dédaigneux ne serait-il pas préférable? Pourquoi parler de choses aussi triviales, à la fois aussi mauvaises et aussi nulles? C'est Robert Melançon qui, dans un dialogue entre l'Abonné et lui, tente de nous l'expliquer.

Abonné: Je vois que les intellectuels se penchent sur le peuple.

Melançon: Nous cherchons à comprendre la société qui est la nôtre. Si le quart de la population de langue française écoute un téléroman chaque semaine, c'est sûrement significatif (mai-juin, p. 57-58).

Et vous allez voir que cette signification, si elle n'est pas «culturelle» et comment le serait-elle? est toute politique:

L'auteur du feuilleton que je me suis fait un devoir (on est comme ça, à *Liberté*) de regarder avec conscience, prétend avoir, elle aussi, une conscience sociale. Elle a raison. Je l'approuve, et sans aucune réticence. J'en fais l'éloge. Le travail qu'elle fait est utile, car il maintient le voyeur assis, le conforte du plaisir des problèmes des autres, auxquels il ne peut rien s'ils sont si petits. Il l'empêche de se porter à des extrémités horribles, comme la résistance passive et le boycott, ces actions fatigantes qui vous flanqueraient le Québec à l'envers en huit jours si on les utilisait. Il lui permet de gueuler contre Trudeau mais de voter pour lui depuis des années; de s'énerver contre la pollution mais d'avoir trois automobiles; de se faire opérer le nez deux fois depuis que c'est gratuit, si on sait s'y prendre; de maudire les Anglais mais d'exiger qu'on les éduque en anglais; de haïr les Français mais de lire leurs journaux, fumer leur cigarettes et s'habiller Cardin. Bref, de se conduire en être civilisé, que les pulsions animales n'atteignent plus, depuis qu'il est assis devant la télévision.

C'est excellent. Quand on ignore, on ne fait pas de mal. Je voudrais écrire un *Éloge de l'ignorance*. À défaut de temps pour le faire, il me plaît que des écrivains plus courageux que moi se dévouent pour, au moins, la maintenir en vie, et parfois même l'agrandir. (mai-juin, p. 12-13).

La thèse, je vais vous étonner, est que la télévision empêche la révolution du peuple. Voilà une trouvaille, et importante sans doute, un de ces clichés sans lequel manifestement la «culture», celle de *Liberté* ne pourrait avancer. Et que croyez-vous alors que fera noblement notre valeureux collectif? Il attaquera la télévision dans les pages d'une revue qui n'est lue que par d'autres intellectuels qui ne regardent pas les téléromans. Cela s'appelle

prêcher les convertis, mais vous voyez l'autre issue à l'alternative : il faudrait s'adresser à la masse elle-même. Publier dans *Échos-Vedettes* peut-être ! Non, *Liberté* veut bien se préoccuper du sort du prolétariat et lui faire voir son abêtissement télévisuel, *mais pourvu que le prolétariat justement n'en sache rien*. Ce sont là les voies de la « culture », la vraie, la plus haute.

Certains d'entre vous pourraient penser méchamment que cela ne sert à rien, qu'il s'agit d'un pelletage de nuages aussi vain que tout ce que *Liberté* reproche aux universitaires de *Voix et Images*. Rassurez-vous, il n'en est rien. Cela remplit l'importante mission de rappeler aux autres intellectuels qui ne regardent pas la télévision que *Liberté* non plus ne la regarde pas et que la « culture » continue à se faire seulement là où s'écrivent et se lisent les livres du petit nombre. Vous pourriez continuer de penser méchamment qu'il n'y a pas là de quoi fouetter un chat et qu'un geste pareil n'a aucune portée politique. Entendez plutôt ces accents énergiques qui vous précisent l'enjeu du débat :

Actuellement, les acteurs et les chanteurs s'emparent de plus en plus du « réel », c'est-à-dire de l'imaginaire. Leur statut social se rapproche progressivement d'une traduction « réelle » de leur compétence à représenter l'imaginaire ; d'où le mépris des acteurs pour la pensée travaillée, lui-même le reflet du dédain inculqué aux masses à l'égard de la pensée rationnelle, malgré l'emprise chaque jour plus réelle du rationnel implacable de la technique. Tout se passe comme si le monde du show-business assumait le rôle traditionnel de l'intelligentsia de droite : produire l'idéologie, choisir avec les riches les têtes de l'État. Les États-Uniens n'ont-ils pas élu un président-acteur ? Au Québec, les acteurs et les chansonniers ont aussi assumé un rôle exorbitant. Nos ministres aiment nos artistes, nos artistes aiment nos ministres. Ils s'entendent bien, en l'absence de la pensée travaillée, voire à l'empêcher. (p. 46).

Vous commencez je suppose à comprendre la moralité de cette fable qu'on pourrait intituler *le Renard et les Raisins* et que je vous résume, pour la rendre claire, sous forme de propositions :

- *Liberté* s'octroie la responsabilité de définir et de guider la « culture » au Québec.
- *Liberté* découvre que cette culture est sans pouvoir face aux productions de masse et que ces productions de masse jouissent d'un inexplicable crédit social.

- *Liberté* se scandalise et exprime son mépris de cette fortune injustifiée.
- *Liberté* réserve aux intellectuels sa réaction et se garde de faire connaître aux premiers intéressés, les téléspectateurs, les critiques qui pourraient leur être utiles.
- *Liberté* revendique enfin le droit d'écrire en paix.

C'est peint à gros traits et on voudra y voir une mauvaise caricature. Car après tout les positions de *Liberté* sur cette question sont assez largement partagées. Vous croyez probablement aussi que la télévision que vous ne regardez pas avilit ceux qui s'y adonnent. Mais alors que dites-vous de ceux qui politiquement en abandonnent d'autres qui sont dans le danger ? Si les intellectuels ne se tournent pas vers les productions de masse pour comprendre plus exactement les besoins sociaux auxquels elles répondent, s'ils ne tentent pas, advenant que cela leur soit possible d'y intervenir activement, s'ils se contentent de se rassurer les uns les autres quant à leur vertu réciproque, ne faudra-t-il pas les accuser de lâcheté politique ? Ou alors estimer que le peuple ne les intéresse vraiment pas, que leur « culture » en fin de compte est affaire d'élitisme et que si leurs accents sont si enflammés c'est tout simplement qu'ils défendent leur salade : la culture restreinte. Et je crois pour conclure qu'il faut porter beaucoup d'attention à la réponse de Robert Melançon quand son *Abonné* lui réplique, suite à l'échange tantôt cité :

- Significatif de quoi au juste ?
- Je n'en sais trop rien.

S'ils n'en savent rien, pourquoi faudrait-il les entendre ? Avant de condamner les téléspectateurs, mieux vaut peut-être ne pas faire trop de cas de la suffisance ignorante des beaux esprits de *Liberté* qui, s'il faut en croire les tirages, doit ennuyer encore beaucoup plus de gens que la télévision. Une intervention politique plus opportune ne chercherait-elle pas d'abord à comprendre pour ensuite transformer la culture de masse. Des littéraires en sont-ils nécessairement incapables ?